

SPINOZA
EN SES SCOLIES

et l'expérience de l'éternité

PHILIPPE SERGEANT

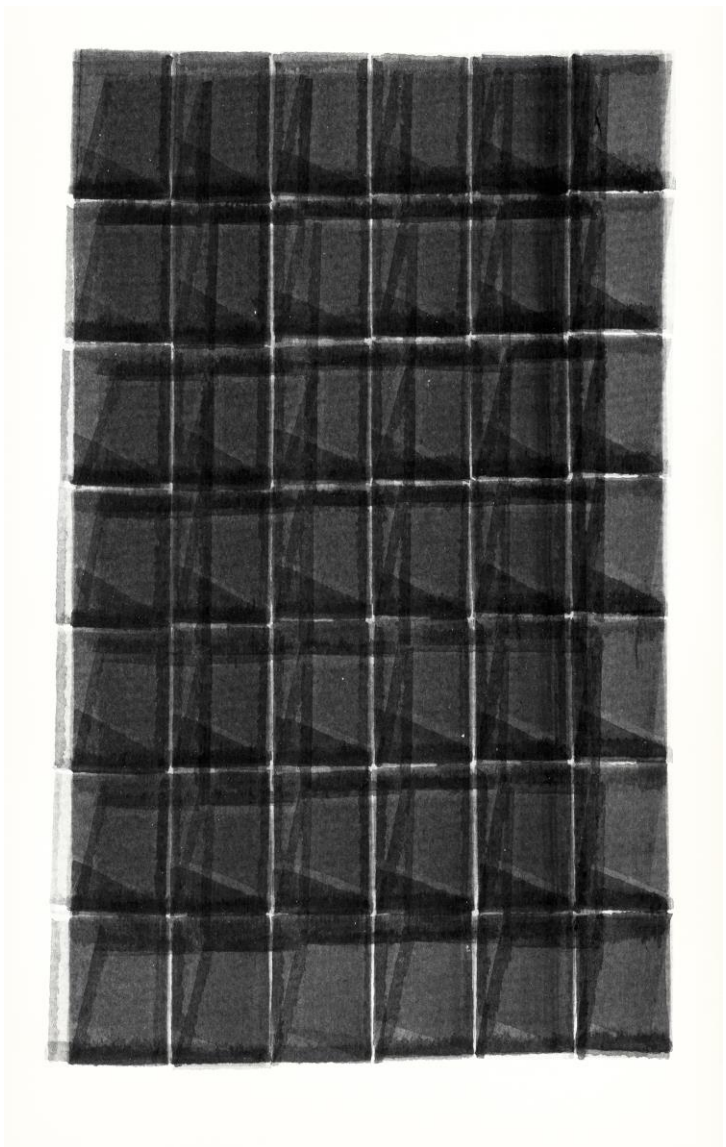
Éditions du Littéraire
70 rue de l'Amiral Mouchez – Paris XIV

© Philippe Sergeant
© Les éditions du Littéraire, avril 2018
pour la présente édition
© Marc Ferroud pour le dessin, avril 2018

ISBN 978-2-919318-47-6
ISSN 2261-1770

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.leseditionsdulitteraire.com



Avant-propos

NOUS AVONS TOUJOURS gardé en mémoire la précieuse recommandation de Pierre Macherey selon laquelle « se contenter de lire les énoncés de quelques propositions choisies de l'*Éthique*, pour reconstituer à partir d'elles un schéma doctrinal, [...] c'est passer systématiquement à côté de la dynamique de pensée qui traverse tout l'ouvrage et élabore au fur et à mesure le processus de sa signification concrète¹. »

Et cependant, nous avons consacré cet essai à l'étude sinon exclusive, tout au moins approfondie, des scolies qui traversent l'*Éthique*. C'est que les scolies ne sont pas « sans faire penser aux activités artisanales extrêmement spécialisées auxquelles Spinoza a consacré une grande partie de son temps pour gagner sa vie². » On peut dire des scolies ce que Pierre Macherey évoque des propositions, à savoir qu'ils sont « comme un verre optique, qu'un patient travail de polissage a adapté à sa fonction, de manière à ménager à la lumière du concept la subtile trajectoire qui la rend accessible aux yeux de l'âme³. »

¹ Pierre Macherey, *Introduction à l'Éthique de Spinoza. La cinquième partie. Les voies de la libération*, PUF, 1997, p. 4.

² *Ibid.*, note 1 de bas de la page 4.

³ *Ibid.*

Première partie –

Le principe d'affirmation et le problème de l'existence de la substance

*Mais je refuse d'admettre que l'homme
cesse d'affirmer quelque chose lorsqu'il perçoit.*

Spinoza, *Éthique*, II, scolie de la Proposition XXIX.

Chapitre 1 –

Les deux premiers scolies et le problème de la substance

DÈS LE *Court traité*, Spinoza pose un principe dont il ne se départira jamais : *Toute définition doit être affirmative*⁴. Nous n'avons par conséquent l'idée d'une chose quelconque que par sa *positivité*, et nous ne l'atteignons jamais en l'opposant à *ce qu'elle n'est pas*.

Non opposita sed diversa pourrait s'entendre comme la devise de la pensée spinozienne. Les oppositions sont des *êtres de raison*, mais dans la nature, il n'y a que des *différences*. La méthode spinoziste est une critique radicale de la tradition métaphysique et scolastique selon laquelle la définition d'une chose ne nous est fournie que *dialectiquement*. Il y a donc une logique de l'affirmation qui est *substantielle* à la définition, et c'est ainsi que l'idée de la substance vient à l'esprit, comme *ce qui est en soi et est conçu par soi*⁵ en constituant et en affirmant, en *auto-affirmant*, plus exactement, sa nature. Toute l'*Éthique* sera une affirmation logique de l'existence de la substance, chaque scolie, une critique de la négation, de l'opposition, de

⁴ Baruch Spinoza, *Court traité*, Flammarion, 1964, p. 44 : « Tout ce que nous connaissons clairement et distinctement (comme appartenant à cette nature déterminée par quoi la chose est ce qu'elle est), nous pouvons aussi l'*affirmer* avec vérité de la chose. »

⁵ Baruch Spinoza, *Éthique*, traduction de Charles Appuhn, Flammarion, 1965, p. 21, Définition III.

l'analogie et de l'éminence. C'est pourquoi les scolies rendent compte avec énergie et vigueur du ton et du talent polémistes du penseur.

Une scolie est une note de grammaire ou de critique pour servir à l'intelligence des auteurs anciens. En logique ou en géométrie, *un* scolie est une remarque complémentaire suivant un théorème ou une proposition. Dans l'*Éthique*, Spinoza fait usage de ce second sens du scolie, puisqu'il a choisi la méthode géométrique pour argumenter.

Cependant, Spinoza est trop grand grammairien pour se passer de l'usage du premier sens, et l'intelligence des auteurs anciens est toujours implicite. Il nous semble même que le recours systématique aux scolies tout au long de l'*Éthique* lui permet d'agir simultanément en grammairien et en géomètre. Car la note de grammaire ou de critique – *la* scolie – permet de se positionner par rapport aux *sensibilia propria* des anciens, en éclairant le climat contextuel qui fut le leur. *L'abrégé de grammaire hébraïque* avait déjà cette ambition. *La* scolie en conserve l'état d'esprit. Tandis que *la remarque* qui suit le théorème ou la proposition – c'est-à-dire *le* scolie – prend tout son sens logique, une fois justement surmonté les difficultés qu'on pouvait grammaticalement rencontrer dans les temps anciens.

En fait *le* ou *la* scolie, ainsi fondus dans ce double sens, offre un avantage qu'on ne trouve pas dans la définition, dans la proposition ou dans le lemme (proposition auxiliaire) ni dans l'axiome. Cet avantage est celui de la *distinction formelle*. La *distinction formelle* était bien connue des Anciens, et disputée dans toute la scolastique, particulièrement chez Jean Duns Scot⁶. Est *formellement* distinct ce qui ne résulte pas d'une définition, c'est-à-dire d'un

⁶ Philippe Sergeant, *La croisade des enfants – Jean Duns Scot & François Villon*, Éditions du Littéraire, 2016.

acte de connaître. Mais aussi, ce qui n'est pas donné dans la *proposition* ou dans l'*axiome*. Ce qui est formellement distinct n'a pas à être distingué *par* la pensée. C'est au contraire ce qui permet à la pensée de distinguer et de formuler des définitions, des propositions, des axiomes. La *distinction formelle*, chez Spinoza, c'est le/la scolie : ce qui donne à commenter la proposition, la démonstration, la définition, l'axiome etc. Il y a donc quelque distinction qui *formellement précède* tout acte de l'intellect : ce sera l'*intuition*. Et l'intuition passe dans les scolies, c'est-à-dire dans la *distinction formelle*.

On ne s'étonnera pas qu'on ne puisse pas donner de *définition* à la distinction formelle, puisque c'est seulement la distinction formelle, en tant que ce qui précède à tout acte de l'intellect, qui donne accès à la définition. Mais par scolie, nous devons entendre le chemin que prend l'intuition pour distinguer formellement les choses auxquelles l'intelligence donnera leur définition, d'après les propositions qu'elle engendre et depuis les axiomes qu'elle pose. Le chemin est sinueux, polémique, violent, rapide. Mais pas toujours. Il peut être allusif, tout en raccourci, ou scandé, répétitif. Il peut revenir sur lui-même dans le mouvement d'une lame de fond.

D'une certaine manière, il est flux et reflux de l'intuition qui, elle, traverse toute l'*Éthique*. *L'intuition est l'essence de la distinction formelle* des choses singulières, mais les scolies racontent les épreuves auxquelles elle s'expose. Ce n'est que dans la cinquième partie que nous aurons accès à ce que Spinoza appelle *la connaissance intuitive*.

&

LES DEUX PREMIERS scolies de la première partie de l'*Éthique*, l'un très court, conclusif, suivi immédiatement du second, vivement agressif, polémique, développé sur deux pages, ont une double destination dont l'une engage

le lecteur sur un chemin *non aporétique*. Et c'est déjà toute la dialectique aristotélicienne qui est inquiétée. Spinoza y *affirme* ce qui découle de la Proposition VII, à savoir que toute *substance est infinie*. Or, cette affirmation a un caractère extrêmement péremptoire. Elle bouscule le raisonnement traditionnel qui veut, qu'avant d'*affirmer* une proposition, on pèse minutieusement le *pour* et le *contre*. C'est ce qu'Aristote avait enseigné dans le Livre Bêta de la *Métaphysique*. La méthode est dite *aporétique* : on prend en considération la thèse, puis l'antithèse. On développe les objections à l'une et à l'autre. On parvient à un état d'indétermination et d'interrogation qui éloigne de tout présupposé. L'aporie est la condition *dialectique* de l'objectivité⁷. Mais justement, c'est ce que conteste Spinoza. Il ne pense pas que par cette méthode *dialectique*, qui sera employée pendant toute la scolastique comme savoir ultime, on parvienne jamais à une *connaissance intuitive* des choses singulières⁸.

D'où la nécessité du second scolie qui dénonce l'usage

⁷ Averroès, *Grand commentaire (Tafsir) de la métaphysique. Livre Bêta*, précédé de *Averroès et les apories de la Métaphysique d'Aristote*, Laurence Bauloye (présentation & traduction), Librairie Vrin, 2002, p. 10 : « Le livre Bêta est considéré comme une introduction générale à toute la métaphysique aristotélicienne. Aristote y présente et y développe en effet les « apories » de la métaphysique, les principales difficultés que l'on rencontre lorsqu'on aborde cette science, et qui paraissent de prime abord insolubles. »

⁸ Il nous semble, à cet égard, que la *pataphysique* d'Alfred Jarry l'emporte en tous points sur la métaphysique traditionnelle par le simple fait qu'elle propose *une science des solutions imaginaires*, tandis que les apories de la dialectique se contentent d'exposer, par le détail, en s'y complaisant, un nombre infini de *problèmes insolubles*. Toute l'*Éthique* de Spinoza, si on veut bien la lire, avec la positivité de l'humour qui lui revient, est en ce sens une *pataphysique* élaborée dès le XVII^e siècle contre une certaine ratiocination cartésienne. Notamment celle qui concerne la fameuse *glande pinéale* dont il fallait bien se décider au plus vite à trancher le nœud gordien. Les lacaniens seront ravis. (*Toutes les notes sont de l'auteur*)

de l'aporie dans l'entendement : Car l'aporie métaphysique apparaît plutôt à Spinoza se condamner à l'usage abusif des problèmes insolubles.

Il convient donc que nous ayons en mémoire ces deux scolies pour bien saisir l'état d'esprit de l'*Éthique* :

Proposition VII – À la nature de la substance, il appartient d'exister⁹.

Scolie I – Comme le fini est en réalité une négation partielle, et l'infini l'affirmation absolue de l'existence de quelque nature, il suit donc de la seule Proposition VII que toute substance doit être infinie.

L'argument spinoziste porte sur l'infinité de la

⁹ Le plus souvent, lorsque nous citons les scolies et/ou les propositions, corollaires, etc. de l'*Éthique*, nous nous référons à la traduction d'Armand Guérinot, en 1930, Éditions Edouard Pelletan. (Dans une édition électronique réalisée par Charles Bolduc, dans le cadre des *Classiques des sciences sociales*, en collaboration avec la Bibliothèque Paul-Emile Boulet de l'Université du Québec, 2013.) Ou bien, nous renvoyons à celle de Charles Appuhn, (Flammarion, 1965), sauf lorsqu'il nous est apparu quelques ambiguïtés. Il nous arrive alors de nous référer à la traduction de Bernard Pautrat. Par exemple, à partir du texte latin de l'*Éthique* établi par Carl Gebhardt, Appuhn traduit *ens* par « être », et Pautrat par « étant ». (Spinoza, *Éthique*, présenté et traduit par Bernard Pautrat, Seuil, 1988.) Pour : « Per Deum intelligo *ens* absolute infinitum », Appuhn, comme d'ailleurs Armand Guérinot, traduit « J'entends par Dieu un être absolument infini » et Pautrat : « Par Dieu, j'entends un étant absolument infini ». Or définir Dieu ou la Substance en tant qu'*être* ou en tant qu'*étant* modifie considérablement l'idée spinozienne de la notion. Nous aurons d'ailleurs l'occasion, dans les prochains chapitres, de remettre en question la dimension ontologique du spinozisme. Par ailleurs, nous intégrons partiellement, dans notre texte, les scolies et les propositions de l'*Éthique* pour la commodité de lecture, plutôt que de les renvoyer en note de bas de page. Lorsque nous nous éloignerons de la traduction de Guérinot, ou de celle de Appuhn, ou lorsque nous utiliserons un mixte des deux, ou bien encore lorsque nous nous référons à celle de B. Pautrat, nous l'indiquerons dans une note de bas de page.

substance, c'est-à-dire sur *l'affirmation absolue* de l'existence de quelque nature, sans passer par l'épreuve de la dialectique aristotélicienne. N'est-ce pas un défaut de méthodologie ? Du point de vue de l'*École*, incontestablement. Et Spinoza engage, dès le second scolie, un combat contre son autorité : en *substance*, on ne peut pas arriver à *affirmer* quoique ce soit en passant par la *négation*, ou par la *suspension du jugement*, ou par l'*aporie*.

Scolie II – Je ne doute pas qu'à tous ceux qui jugent confusément des choses, et qui n'ont pas accoutumé de connaître les choses par leurs causes premières, il ne soit difficile de concevoir la démonstration de la proposition 7, à savoir qu'il appartient à la nature d'une substance d'exister parce que, certes, ils ne distinguent pas entre les modifications des substances et les substances elles-mêmes, et qu'ils ne savent pas comment les choses se produisent. D'où il provient que le principe qu'ils voient aux choses de la nature, ils l'appliquent aux substances. Ceux qui, en effet, ignorent les vraies causes des choses, confondent tout et, sans aucune opposition de leur esprit, se figurent que les arbres parlent comme les hommes, et imaginent que les hommes sont engendrés de pierres aussi bien que de semence, et que toutes formes quelconques se changent en d'autres quelconques. Ainsi encore, ceux qui confondent la nature divine avec l'humaine, attribuent facilement à Dieu les sentiments humains, aussi longtemps surtout qu'ils ignorent encore comment les sentiments se produisent dans l'esprit. Si, au contraire, les hommes portaient leur attention sur la nature de la substance, ils ne douteraient nullement de la vérité de la Proposition VII ; bien plus, cette proposition serait pour tous un axiome et serait comptée parmi les notions communes. Car, par substance, ils entendraient ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est-à-dire ce dont la connaissance n'a pas besoin de la connaissance d'une autre chose ; par modifications d'autre part, ce qui est

